

et les hommes de troupe. J.-C. Jauffret s'attache également à montrer dans quelle mesure l'état d'esprit des appelés du contingent a changé tout au long de la guerre, de l'improvisation des débuts aux grandes opérations du plan Challe, puis au climat délétère des dernières années, notamment au moment du putsch des généraux.

Un chapitre aborde les particularités de chacune des armes servant en Algérie – l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, mais aussi les moyens aéroportés et hélicoptés, ainsi que les transmissions. Toutes ces armes servent à réprimer, en particulier avec l'action des parachutistes mais aussi avec le renforcement progressif des barrages frontaliers. J.-C. Jauffret souligne également l'importance de la sécurisation des transports ferrés. Le volet complémentaire de la répression est constitué par la « pacification » qui sert à développer une propagande profrançaise. L'assistance médicale gratuite et la politique de scolarisation intensive, sous le giron des Sections administratives spécialisées (SAS), tentent de rallier les populations à la France.

J.-C. Jauffret analyse ensuite le quotidien des appelés dans leur poste, en détaillant leurs journées faites de patrouilles, de convois et autres gardes. L'étude des soldes permet de passer en revue tout ce que les appelés peuvent acquérir au foyer du soldat et de se demander comment ils parviennent à tromper l'ennui. L'auteur aborde les questions de l'alimentation et de la boisson, dont la consommation abusive de bière, et le rapport au corps. Il se livre ensuite à une histoire culturelle des soldats en étudiant leur esprit de corps, qui se nourrit d'un vocabulaire spécifique dans lequel la quille trouve une place centrale. Son attente peut conduire les appelés à sombrer dans la dépression, voire dans la violence à l'égard des Algériens. L'angoisse de la mort est souvent exorcisée par des fêtes qui servent d'exutoire, mais qui renforcent aussi l'esprit de camaraderie, à l'instar du Père Cent.

Le chapitre « Servitude et aigreur militaires » aborde la question du respect de l'encadrement et de la discipline, à « géométrie variable » (p. 257), et rend compte de véritables pratiques de désobéissance sous les drapeaux. Celle-ci peut tenir à l'aigreur envers la « sale

guerre » à laquelle les appelés doivent participer : répression, violences et représailles collectives envers la population civile, création de camps de regroupement, exécutions sommaires et, évidemment, tortures. Or la population française se désintéresse de plus en plus de la situation de l'Algérie, délaissant par la même occasion les appelés du contingent qui en tirent un réel sentiment d'abandon. Leurs liens avec la vie civile métropolitaine sont les rares permissions, le courrier tant attendu, la presse, la radio, ou encore le cinéma. Les femmes sont au centre des préoccupations des appelés de vingt ans. Seule la fréquentation des bordels militaires de campagne, voire des pratiques dégradantes auprès des femmes, jusqu'aux viols, constitue une échappatoire à la « misère sexuelle » (p. 302) dans laquelle ils se trouvent.

Le chapitre « Le retour » est consacré à un bilan du nombre de morts (23 196) – notamment par accident –, de suicides (difficiles à évaluer), de blessés et d'irradiés (60 000). La « libération » n'en laisse pas moins des séquelles psychologiques, voire psychiatriques, durables. Progressivement, les anciens d'Algérie, révoltés par l'absurdité de leur situation, le manque de considération à leur égard et se sentant « moralement mutilé[s] » (p. 358), commencent à faire valoir leurs droits, à réclamer des lieux de mémoire et une date officielle de commémoration, J.-C. Jauffret proposant, à la suite d'André Kaspi, une seule et unique date : le 11 novembre.

En conclusion, cet ouvrage dresse un panorama complet et fouillé des « expériences contrastées des hommes du contingent » en Algérie, qui en fait un incontournable de l'histoire de la guerre d'Algérie.

TRAMOR QUEMENEUR

### **Sophie Leclercq**

*La rançon du colonialisme. Les surréalistes face aux mythes de la France coloniale, 1919-1962*

Dijon, Les Presses du réel, 2010, 447 p.

Cet ouvrage est, à bien des égards, un beau livre : d'abord dans sa matérialité, un soin éditorial évident ayant été apporté à cette publi-

cation par un éditeur dijonnais spécialisé dans l'art et les avant-gardes ; ensuite, par la qualité de cette enquête historique qui propose d'analyser le positionnement anticolonialiste des surréalistes en France, des années 1920 aux années 1960. Au-delà des vagues connaissances que le lecteur peut avoir de cet engagement – on sait *grosso modo* que les surréalistes ont contribué à la contre-exposition coloniale de 1931 ou qu'André Breton a préfacé l'édition de 1947 du *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire –, l'auteure restitue minutieusement les contours de l'anticolonialisme surréaliste.

Elle s'appuie pour ce faire sur un important corpus d'archives (correspondances, brouillons, archives du Service de liaison avec les originaires des territoires français d'outre-mer, etc.) et de sources imprimées (dépouillement des œuvres, revues et tracts produits par les surréalistes, catalogues d'exposition, textes divers, etc.). Se dessine, au gré de l'analyse de textes signés par René Crevel, Benjamin Péret, André Breton, Robert Desnos, Paul Éluard, Louis Aragon, Georges Sadoul, Philippe Soupault ou Michel Leiris – et de bien d'autres qui ont, à un moment ou un autre, croisé le surréalisme –, la singularité d'un anticolonialisme précoce, radical et inséparable de la démarche politico-artistique du groupe. Cet anticolonialisme surréaliste se caractérise à la fois par « quelque chose de moins » et « quelque chose de plus » que les autres formes d'anticolonialisme de l'époque (p. 405).

« Quelque chose de moins », car il ne reflète que l'un des nombreux questionnements politiques du mouvement (l'affiliation au communisme étant sans doute la principale question avant la Seconde Guerre mondiale) et il s'inscrit dans une chronologie à contre-courant : précurseur et marginal dans les années 1920-1930, il se dilue quelque peu après 1945, au moment des indépendances et de la montée d'un consensus de gauche hostile à la colonisation. La mobilisation contre la guerre d'Algérie constitue ainsi un point d'orgue et, dans un concert de protestations, la voix des surréalistes a perdu de sa portée et de son originalité. Par ailleurs, dès les années 1920, l'action politique surréaliste refuse tout pragmatisme, tout compromis, et se contente de vagues mots d'ordre (l'évacua-

tion immédiate des colonies, par exemple), de soutiens passionnels mais guère informés (par exemple, à la révolte d'Abdelkrim en 1925, lors de la guerre du Rif, mais en occultant la dimension réformiste du personnage et ses motivations nationalistes) ou d'actes symboliques sans grand impact (voir les diverses expositions d'objets « primitifs » et « surréalistes », notamment lors de la contre-exposition coloniale). En ce sens, la portée politique de la dénonciation est limitée, inaudible et peu soucieuse de résultats réels.

Ce « caractère utopique impose une limite à la portée de leur anticolonialisme, mais il fait aussi la singularité de leur position » (p. 239) et il confère à cet « anticolonialisme à nul autre pareil » (p. 12) « quelque chose de plus ». C'est un anticolonialisme viscéral, hérité d'Alfred Jarry et du dadaïsme, qui est consubstantiel à une démarche artistique et philosophique : arc-bouté sur un radicalisme révolutionnaire utopique et presque romantique, nourri par une profonde exécration de l'Occident (plusieurs textes, notamment de Crevel et de Desnos, contre l'Occident, la Société des Nations, l'humanitarisme bien pensant, les « sciences » coloniales ou les missionnaires, sont d'une rare brutalité), par le souci constant de la provocation antipatriotique et anticléricale, le goût de la polémique et de la violence assumée. L'anticolonialisme surréaliste se définit comme un projet de subversion de l'ordre bourgeois (tant politique qu'esthétique) et capitaliste – ce qui explique le rapprochement durable avec le Parti communiste, Aragon et Éluard en tête, dont l'auteure rend compte avec finesse. Au temps du consensus sur la « Plus grande France », tout cela contribue à placer les surréalistes en marge, ce qui n'est pas pour leur déplaire puisque cela assure et consolide leur statut d'avant-garde intellectuelle, artistique et politique.

Pour autant, la dénonciation surréaliste de la colonisation se construit – comme un négatif de l'exotisme colonial – sur un orientalisme bourré de clichés, sur le fantasme du « Sauvage », du « Nègre », du « Primitif », figures stéréotypées de la contestation d'un Occident voué à la détestation. Sophie Leclercq montre les limites de ce « primitivisme » qui se méfie,

notamment dans les années 1920-1930, du discours des ethnographes et préfère gloser sur la liberté fondamentale d'un « Nègre » idéalisé, dans une véritable « fétichisation de l'Autre » (p. 244). Elle met au jour certaines ambiguïtés fondamentales des surréalistes – notamment dans des pages éclairantes sur leur rapport aux objets « primitifs » qu'ils collectionnent, transforment en « objets surréalistes » au gré des expositions, mais dont ils ne dédaignent pas de faire commerce avec de grands galeristes parisiens (Charles Ratton par exemple) ou qu'ils empruntent parfois aux institutions publiques, celles-là mêmes qu'ils dénoncent comme des rouages du colonialisme. Cette sensibilité artistique leur permet toutefois, bien plus tôt que d'autres anticolonialistes, de prendre conscience des destructions culturelles induites par la domination coloniale et les impose comme des promoteurs et des spécialistes reconnus des cultures non occidentales – d'autant qu'à la faveur de l'exil américain de ceux qui fuient la France occupée, des liens forts se tissent aux Antilles et en Amérique latine. Péret vit de longues années au Brésil et y découvre le *candomblé*, Pierre Mabille se passionne pour le vaudou haïtien et Breton, grand collectionneur d'objets amérindiens et océaniques, fait une tournée de conférences en Martinique et en Haïti dans les années 1940. Ce goût pour les cultures « autres » signe aussi la fascination de Breton pour l'œuvre de Césaire, par-delà les divergences politiques et esthétiques entre courant de la négritude et mouvement surréaliste ; de fort belles pages rendent compte de l'amitié intellectuelle qui se noue entre les deux poètes.

Appuyée sur une analyse serrée des sources, cette étude d'histoire culturelle et politique est tout à fait nécessaire pour enrichir notre connaissance des anticolonialismes de l'époque contemporaine. On se permet toutefois d'émettre quelques regrets. Le principal porte sur la claire insertion de cet ouvrage dans le champ des travaux d'histoire culturelle du colonial. C'est sans doute le revers d'une qualité – la mise en avant systématique d'un très riche corpus de sources –, mais S. Leclercq ne prend pas suffisamment le temps de situer son travail dans les débats historiographiques actuels sur

les « cultures coloniales » (ne serait-ce que pour se démarquer de l'abondante et souvent problématique production consacrée à cette thématique), dans l'histoire des anticolonialismes (le livre de Claude Liauzu de 2007 est cité, mais guère mis en perspective) et dans le renouveau des réflexions sur l'« idée coloniale » en France (des travaux ont été produits depuis l'ouvrage classique de Raoul Girardet). Affirmer que « l'aspect culturel est toujours le parent pauvre de l'histoire de la colonisation, en particulier au sein de l'école française » (p. 12), et réduire ce chantier au seul apanage des *cultural studies* anglo-saxonnes est un raccourci gênant ; j'évoquerai rapidement les travaux de Benoît de L'Estoile sur la muséographie coloniale, ceux de Nabila Oulebsir sur la patrimonialisation de l'Algérie coloniale, les recherches d'Emmanuelle Sibeud, de Marie-Albane de Suremain ou de Pierre Singaravélou sur les productions scientifiques et les institutions culturelles en situation coloniale, celles de Pascale Barthélémy sur les diplômées africaines de l'enseignement colonial, d'Odile Goerg sur le développement du cinéma dans les colonies africaines, etc. De façon générale, le lecteur reste sur sa faim à la lecture de la bibliographie ou des notes, surtout consacrées à indiquer les références des sources, où l'on aurait espéré trouver des pistes bibliographiques plus nombreuses sur tel ou tel aspect.

Un dernier regret, enfin, concerne davantage l'éditeur : le titre et le sous-titre de l'ouvrage ne rendent qu'imparfaitement justice à son contenu. Il s'agit non seulement d'analyser les positions des surréalistes face aux « mythes » de la France coloniale, mais aussi face à ses manifestations les plus brutales et les plus réelles. Sans doute un titre rendant mieux compte de l'ambition fondamentale du groupe des surréalistes dans le déploiement de leur parole politique singulière aurait mieux collé au propos de l'ouvrage, qui est de contribuer à une « esthétique de l'anticolonialisme » (p. 407). Ces quelques réserves ne pèsent toutefois pas lourd face à l'intérêt que suscite cette belle étude.